

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Aventures du moi

Émile Martel, *Briser le code*, Trois-Rivières, Écrits des forges, 2004, 128 p.

Isabelle Courteau, *Ton silence*, Montréal, l'Hexagone, 2004, 72 p.

Michel Garneau, *Discrète parade d'éléphants*, Montréal, Lanctôt, coll. « J'aime la poésie », 2004, 160 p.

Jacques Paquin

Number 116, Winter 2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/36998ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Paquin, J. (2004). Review of [Aventures du moi / Émile Martel, *Briser le code*, Trois-Rivières, Écrits des forges, 2004, 128 p. / Isabelle Courteau, *Ton silence*, Montréal, l'Hexagone, 2004, 72 p. / Michel Garneau, *Discrète parade d'éléphants*, Montréal, Lanctôt, coll. « J'aime la poésie », 2004, 160 p.] *Lettres québécoises*, (116), 39–40.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 2004

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Aventures du moi

Chaque recueil de poésie propose une aventure du sujet.

P O É S I E

JACQUES PAQUIN

VOICI TROIS RECUEILS OÙ S'AFFICHENT, À DES DEGRÉS DIVERS, UNE « personnalité » : chez l'un, le moi domine totalement, comme une clameur ; chez l'autre, au contraire, il ne fait entendre qu'un murmure, à peine une rumeur.

CHERCHEUR D'ÉTERNITÉ

« Je ne suis pas ici pour rien / on m'a envoyé avec un mandat / Trouvez le code » (p. 11). Émile Martel, dans son dernier recueil, s'engage dans une poursuite éperdue, il presse le fil du poème pour tenter de réussir une bien curieuse mission donnée au seuil du recueil : *Briser le code*.

Plus adepte de la prose que du vers, l'auteur de *Pour orchestre et homme seul* (Prix du Gouverneur général du Conseil des Arts du Canada) décline cette fois le vers, plus propre dans son cas à créer une incantation lyrique, un rythme haletant qui semble répondre à une sorte d'urgence qui tient peut-être à l'âge du poète ou à l'époque (ce début de siècle a encore l'apparence d'une fin de siècle). Mais comme dans les précédents recueils, cette poésie prend toujours les allures d'une expédition. Le corps « plein de mots » à ras bord, le poète s'évertue à « visiter tous les recoins du langage » dans une quête dont le succès n'est pas du tout assuré. Le code, c'est la langue elle-même, ou son envers, le silence, dont le poète voudrait bien percer le mystère. Le bris, la destruction, et, plus particulièrement, l'usage d'armes blanches comme les couteaux révèlent un désir de déchirer le voile opaque du langage (et) du monde. Pressentant la fin de quelque chose, le poète cherche à basculer dans le recommencement afin d'accéder à l'éternité. Dans un texte où la volonté de discourir domine la poésie, Martel écrit : « Pour moi, la vie, c'est recommencer, c'est la première cellule de la première forme de vie que je brise ». (p. 71) Bien que le recueil se divise en deux parties, « Briser le code » et « Identités », l'unité demeure, le réseau des images traversant sans partage les deux sphères du recueil, l'une plus portée sur l'action, la fièvre de vaincre (et de convaincre), l'autre davantage conçue comme un retour méditatif sur soi et qui se ferme sur « Un sentiment de résidence » qui, à défaut d'ouvrir sur l'éternel, tire le dernier trait du *définitif* (mot ultime du recueil). En somme, un recueil plutôt limite, qui tranche avec les recueils précédents, plus sereins.

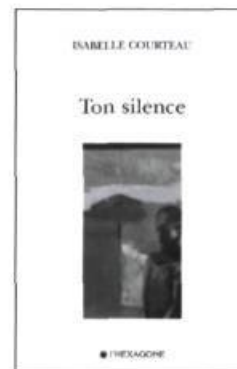


L'HUMILITÉ DU CHANT

Il y a des sonorités qui marquent. Pour Isabelle Courteau, ce sont les mots en « ance ». La poète a fait paraître un livre d'artiste, *Silences*, repris dans ce recueil-ci au singulier, dont les consonances rappellent d'ailleurs son précédent recueil (*Mouvances*). Voilà qui livre une partie de la poétique de cette auteure qui se définit comme « forme d'ombre / dans ce désert de vent et de nuit » (p. 27). Plus modeste dans ses ambitions que Michel Garneau (voir plus bas) et Émile Martel, la poète de l'Hexagone cherche un horizon qui est surtout intérieur, qui réside dans l'enfoui et l'obscur.

On sent chez elle divers liens avec Miron (« [...] toi, pauvre de mon amour pauvre », p. 33) et une conception de la poésie perçue comme le « haut langage » mallarméen. Les inflexions d'une poésie en mode mineur ne sont pas sans rappeler Jacques Brault, où le sujet féminin est, « sans nom je demeure / entre ce néant et le presque vivant / comme sauvée » (p. 22). Jean Giono contestait que les jours soient longs en répliquant qu'ils étaient ronds, dans *La rondeur des jours*. L'image éculée du jardin me vient aussitôt à l'esprit, mais je la repousse parce ce n'est pas ça, c'est un mouvement centripète qui caractérise son écriture. Ce qui se défait et se décode sans cesse en une sorte de mobilité perpétuelle crée l'impulsion de l'écriture : instant de bonheur retrouvé ou acte de pure perte. Deux sections brèves viennent encadrer la division principale, qui donne son titre au recueil. « Sentier » constitue une méditation sur l'écriture et sur le travail du poème : « Par quelques images, je me tiens à la surface, j'irrigue la page afin qu'elles puissent glisser et affleurer, fleurir, paysage. » (p. 13) Cette idée d'irrigation trouve son contrepoint dans la section principale, où le désert, le deuil, la mort des parents, le souci du fils, poussent le poète

à se tourner vers un interlocuteur grâce auquel elle accède à l'existence (« Désigne-moi, / fais-moi exister », p. 35). Ce sont les objets médians qui importent : « Espace intermédiaire, sans article », lit-on à la section suivante (p. 54). Celle-ci, intitulée « Pétales déchiquetés », est inspirée de la poétique orientale et dessine un improbable paysage pour la rencontre entre les deux interlocuteurs du recueil. L'image des pétales qui virevoltent au vent délivre un non-savoir, un lumineux insaisissable qui compose le froment indispensable à cette poésie qui exprime pudiquement une douleur. Pour Isabelle Courteau, le poème, ce n'est que :



Quelques traits à peine,
quelques brins
de la laine et de l'herbe,
c'est tout mon poème,
soi libéré à la faveur du désert. (p. 59)

Les lecteurs qui, comme moi, se sont délectés à la lecture de *Mouvances* ne pourront que souscrire à cette vision du poème.

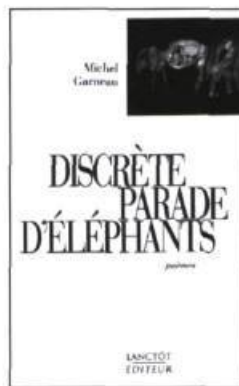
HISTORIETTES DE SEXE

Je ne sais trop par où commencer avec le dernier recueil de Michel Garneau, au titre assez burlesque : *Discrète parade d'éléphants*. Cette image lui est venue alors qu'au petit matin, il a vu s'avancer vers lui, en pleine ville, une procession d'éléphants guidés vers le terrain de foire. Ce recueil m'a laissé pantois. Je le juge comme il se doit, c'est-à-dire à la pièce, sans égards pour la réputation littéraire de son auteur. Celui-ci a en effet un parcours assez impressionnant, notamment comme dramaturge, poète et, récemment, il s'est fait connaître comme l'animateur radio des « Décrocheurs d'étoiles ».

Garneau écrit avec un *ego* gros comme ça, il fait son autobiographie



en vers, mais d'où est totalement absente la poésie. Le recueil empile des redites sur 155 pages. Chaque poème commence en enfonçant le même piquet (« quand j'étais petit »), entièrement dévolu à une chronologie où le moi écrase de sa souveraineté le sujet poétique. Comment un écrivain d'une telle envergure peut-il encore les confondre? Rimbaud nous avait pourtant bien prévenus : « Tant d'égoïstes se proclament auteurs. » Michel Garneau aurait dû ruminer la leçon depuis belle lurette. La suite des poèmes, si on peut encore les honorer d'un tel nom, s'amorce par un récit d'enfance (les analystes diraient la « scène inaugurale »), où nous est racontée dans le détail l'émasculatation du petit Michel par un chien. Le pauvre garçon devient la risée de toute la famille. Voici la profonde réflexion que suscite cet événement : « je me suis sauvé / au bord de la rivière / pour échapper à tous ces rires / et me poser des questions / sur la vie / en général / et sur le moineau / en particulier » (p. 10). L'auteur aurait pu en rester là, mais ce n'est que la première d'une interminable série d'histoires où le sexe, celui du poète s'entend, (un *ego* gros comme ça, je vous disais!) prend la plus large place. On peut trouver la même chose en mieux et en plus original dans Internet de nos jours. Y a-t-il sujet plus rabâché que la perte de la virginité? Michel Garneau a beau proclamer haut et fort son hédonisme, le plaisir qu'il veut communiquer ne donne pas lieu au poème. On songerait plutôt à des contes, l'anecdote d'abord, la morale ensuite. Mais dans le poème, cette morale du plaisir tourne rapidement au discours, au prêchi-prêcha qu'on cherchait justement à condamner par réaction à son éducation religieuse. Loin de la poésie, au plus près du roman de gare.



Triptyque

NOUVEAUTÉS AUTOMNE 2004

www.triptyque.qc.ca
Tél. et téléc.: (514) 597-1666

<p>LISE BLOUIN L'or des fous roman, 265 p., 19 \$</p> <p>Dans un village faussement calme, une vieille mine désaffectée va signer le destin tragique de deux enfants qui s'accrochent à l'espoir grâce à l'or qu'ils pensent extraire de la roche.</p> <p>Plutonique, Ammonite, Azurite... Ils affublent leur entourage de noms curieux. Ce langage codé devient alors pour eux un véritable halo d'intimité contre l'adversité, pire, contre la violence au sein de cette famille «où l'été orange ne passe jamais»...</p>	<p>CAROL SHIELDS Miracles en série traduction de Benoît Léger nouvelles, 236 p., 18 \$</p> <p>Ces <i>Miracles en série</i> que nous propose Carol Shields forment un véritable parcours d'initiation à la folie du quotidien, dans lequel les voyages ne sont que les révélateurs de notre besoin de banalité et où la banlieue prend des allures de terra incognita: les bungalows révèlent leurs chambres secrètes tandis que les vérandas et les cours arrières, dissimulées derrière les clôtures et les grillages, préservent jalousement leurs non-dits...</p>	<p>FRANCINE ALLARD / CLAUDE JASMIN Interdit d'ennuyer entretiens, 189 p., 18 \$</p> <p>Polémique, incisif, pont entre deux générations, <i>Interdit d'ennuyer</i> résulte de la rencontre à grand fracas de deux esprits libres: Francine Allard et Claude Jasmin, personnalités bien connues du milieu littéraire québécois. Deux esprits libres mais embarrassés comme tout le monde par les maudites contingences de la vie réelle et qui nous livrent ces entretiens qui vous permettront quelques heures de vigoureuses réflexions.</p>	<p>MARC VAILLANCOURT Un travelo nommé Daisy roman, 180 p., 18 \$</p> <p>Un roman, tel que je le conçois, intrigant, complexe, intrigué, intriqué, relève du Grand Œuvre des spagiristes. Voici donc un roman curieux, baroque, sarcastique, tendre, poétique en diable, pittoresque, profond, drôle et frivole, dont la note de bizarrerie révèle l'étrangeté même de l'existence et où l'enchaînement des épisodes tient de la fatalité théâtrale.</p>
---	--	--	---